

La frontière

Longtemps, nous l'avons cherchée. Comme tous les enfants qui grandissent dans une région frontalière, nous étions fascinés de vivre dans le voisinage de cette limite intrigante qui représentait, à nos yeux, bien moins un lieu particulier qu'une sorte d'entité, presque une divinité. Ce pouvoir qu'elle avait de faire changer de pays, et même de langue, quiconque la traversait, qu'était-ce, sinon de la magie ? À l'école, dans nos manuels de géographie, elle était matérialisée par une ligne en pointillés. Toutes les autres lignes dessinées sur les cartes étaient tracées de traits solides et continus, mais pas elle : jusque sur le papier, elle apparaissait évanescence, faite d'une autre étoffe, insaisissable, à demi invisible. Elle tenait moins du dessin ferme et précis que d'un exercice de points à relier, où l'image définitive reste à révéler. Cette ligne fantôme qui hantait les pages de nos livres et de nos cahiers, qui nous appelait avec toute la puissance de tentation des points de suspension, il nous fallait aller la voir de nos propres yeux.

Lors de notre première expédition (avons-nous sept, huit ans ?), nous l'avons manquée de peu. Le poste s'apparentait à une modeste guérite, que le garde était en train de fermer. Par terre, une barrière amovible gisait à même le trottoir, probablement démontée peu avant notre arrivée. Nous étions arrivés trop tard, nous a-t-il expliqué tandis qu'il tournait pour la dernière fois la clef dans la serrure : la Frontière avait été déplacée, et le poste qu'il occupait, désormais sans objet, allait bientôt disparaître. Quand nous lui avons demandé où elle se trouvait, il a répondu par gestes vagues : la Frontière bouge sans cesse, nous a-t-il dit, c'est son essence même, car elle n'est que le fruit d'accords entre les pays, qui ne sauraient être que momentanés. Son uniforme et son képi, à l'allure quelque peu frelatée, nous rendait ses propos douteux. Était-il vraiment garde-frontière ? Il ressemblait plutôt à un facteur des temps anciens. Tout cela paraissait bien trop commode, trop circonvenu. Nous l'avons regardé s'éloigner avec un scepticisme mêlé d'un soupçon de mépris. Ce n'est qu'en voyant un autre homme vêtu d'un uniforme similaire s'éloigner dans la direction opposée, de l'autre côté du poste, que nous avons compris à qui nous avions eu affaire.

Quelques années plus tard, nous avons eu vent de sa présence à quelques encâblures de chez nous : son nouveau tracé devait se décider dans un village qu'elle devait prochainement traverser, non loin du nôtre. Nous nous y sommes rendus sans tarder.

Les habitants y étaient occupés à disputer ce qui s'apparentait à une âpre partie de pétanque. Nous nous sommes étonnés de les trouver là, à se divertir sur le boulodrome municipal, plutôt que réunis dans la salle du conseil à débattre de la future partition de leur espace urbain. Là encore, la Frontière avait un temps d'avance sur nous : nous avons mis quelques minutes à comprendre que cette partie de pétanque *était* la réunion et le débat, et que de son issue dépendrait sa délimitation. Nous avons suivi avec le plus vif intérêt les rebondissements de ce sport qui ne nous intéressait d'habitude que très modérément, feignant de partager avec les joueurs et l'assistance des enthousiasmes et des indignations qui nous demeuraient en grande partie obscurs : le cochonnet était tombé dans un endroit impraticable, le pointage de tel participant était irrecevable en raison de la position de ses pieds pendant le lancer, deux boules équidistantes et impossibles à départager conduisaient l'arbitre à manger son chapeau. Il déclarait forfait, et il fallait interrompre la partie le temps d'en faire venir un autre, car pour des raisons évidentes d'équité et de neutralité, l'arbitre ne pouvait être un habitant du village...

Il nous tardait de voir dans quelles rues et selon quel itinéraire la Frontière étendrait bientôt son empire en ces lieux. Le jeu et les délibérations se sont prolongés tard dans la nuit. Après une ultime empoignade un peu plus vigoureuse que les autres, les joueurs se sont séparés et ont regagné leurs pénates, sans annonce de victoire définitive pour une équipe en particulier. Nous sommes allés consulter l'arbitre, ou plutôt son quatrième remplaçant, qui s'apprêtait à monter en voiture : il n'y avait pas véritablement de gagnant ni de perdant, les résultats restaient indécis, le score trop serré, trop de points contestés. En dernière analyse, le tracé de la Frontière demeurait impossible à établir. Elle ne passerait pas par ce village.

D'année en année, nous l'avons traquée, nous avons suivi ses méandres et ses revirements, débarquant souvent sur les vestiges encore tièdes de son passage. Nous retrouvions les débris d'un grillage récemment démantelé dans un terrain vague, un poste douanier fraîchement reconverti en bistrot ou en boutique de chocolats, une impasse tout juste transformée en rue. Il nous semblait absurde d'échouer toujours si près du but, alors que nous vivions dans son immédiate proximité, et que nous ne passions pas un jour sans voir quelque panneau directionnel nous l'indiquer. On nous disait que la trouver ne nous apporterait rien, que les frontières ne sont qu'une convention, une vue de l'esprit, qu'elles n'existent que pour ceux qui y croient.

Un jour, on nous a indiqué une très longue route, qui s'étendait à l'infini vers l'horizon. Quelque part sur cette route, si nous la suivions assez loin, nous rencontrerions la Frontière. Nous avons marché des jours et des nuits durant, formulant les hypothèses les plus improbables sur ce qui nous attendait et sur la forme que prendrait la Frontière, une fois que nous l'aurions atteinte : porte ? Mur ? Grille ? Ou simple démarcation peinte à même le bitume ? Y aurait-il un gardien, ou deux ? Allions-nous encore assister à une partie de pétanque, de frisbee, de hockey sur glace ? À un moment donné, la lassitude nous prenant peu à peu, la conversation s'est tarie. Pendant un temps peut-être plus long que dans mon souvenir, nous avons poursuivi notre marche, côte à côte, en silence.

Lorsque je t'ai adressé la parole à nouveau, tu ne m'as pas répondu. J'ai essayé encore et encore, mais tu ne m'entendais plus. Je me suis arrêté sur le bas-côté, et je t'ai regardé continuer à avancer, jusqu'à disparaître au loin.

C'est alors que j'ai su que je l'avais trouvée.

Maxime HERBAUT
Seine-Saint-Denis